

CHRISTIAN DAOUST

L'ANAGRAMME

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

PAUL AVRIL	CATHERINE FRANCA
MAGALI BOURDET	GIANI FRANCA
MICHEL CHARLET	LUCAS FRANCA
MICHEL COLLAS	ROMAIN FRANCA
CAROLE CRISCI	O JACQUET
KATIA CRISCI	OLIVIER LEPREVOST
MARTINE CRISCI	ALAIN MADDALENO
PAUL CRISCI	CHRISTIAN MARQUIS
ESTELLE DAOUST	THIERRY POINDRELLE
GEOFFREY DAOUST	FABRICE PRAGNON
GEORGES DEFRETIN	COLETTE TACAILLE
JACQUES DUPONT	ÉLISABETH WALLNER
CLAUDE FONTANA	DANIELLE ZIMMERMANN
BENITO FRANCA	

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-37916-949-6

Dépôt légal : janvier 2022

À Estelle et Geoffrey

***Les seuls sentiments que l'homme ait jamais été capable d'inspirer
au policier sont l'ambiguïté et la dérision.***

François-Eugène Vidocq

Face à celui qui vient te tuer, lève-toi et tue le premier.

Extrait du Talmud

PROLOGUE

La détonation avait stoppé net le léger murmure ambiant qui avait succédé au silence. Sous la poussée des gaz, le projectile brusquement éjecté avait frappé le plafond avant de retomber et de rebondir au sol. Aussitôt, il avait été expédié plus loin d'un coup de pied enthousiaste. Alors retentit dans la pièce la clameur libératrice sonnante le début des libations, suivie immédiatement de l'éjection détonante de plusieurs autres bouchons de champagne.

En ce samedi après-midi du 23 mai, ce n'était pas deux promotions que l'on fêtait, mais trois. La réussite du jeune Hervé Buisson au prestigieux concours de commissaire justifiait ainsi pleinement les promesses qu'il avait laissé entrevoir et la confiance accordée par la hiérarchie. Pour le commandant Jérôme Manfredi, dit « Rocco », c'était l'aboutissement de sa carrière. Le capitaine Christophe Berthier avait accueilli sa promotion inespérée avec joie et soulagement.¹

Les lieutenants Perez et Zimmermann avaient rejoint l'unité en remplacement de Christophe Berthier, promu sur place, et d'Éric Madinier², tragiquement disparu.

Le discours de circonstance du taulier, un tantinet longuet – mais il avait autant de coups de brosse à passer que de promos à célébrer – avait néanmoins été écouté religieusement. Bien sûr, des salves d'applaudissements avaient ponctué la fin des paroles élogieuses décernées à chaque intéressé. Comme de juste, cela n'avait pas empêché les troupes de piaffer d'impatience, ce qui est toujours et partout la règle lorsqu'un discours est suivi d'un vin d'honneur.

Le commissaire Le Bihan ne se montrait d'ailleurs pas trop sourcilieux sur ces petits excès circonstanciels, pourvu qu'ils ne s'affranchissent pas de la mesure. En clair : picoler un peu, oui. Finir bourré, non ! Après tout, il était responsable du retour sain et sauf à leur domicile de ses ouailles avinées. Les marques caractéristiques d'impacts de bouchons au plafond de la salle de réunion où se déroulait la petite fête attestaient que d'autres avant lui avaient accordé avec la même bienveillance ces petits écarts occasionnels, somme toute bénéfiques à la cohésion du service. Après tout, comme il se plaisait à en reprendre à son compte l'expression dans sa langue originelle : *Abussus non tollit usum*³.

1 « Après la nuit ».

2 « Les cordes ».

3 « L'abus n'en exclut pas l'usage ».

C'était ce que prétendait cette maxime de l'ancien droit.

Chacun pour la circonstance y était allé de ses félicitations, accompagnées ou pas de tapes sur l'épaule et assaisonnées de plaisanteries, selon les rapports qu'il entretenait avec les promus. Les nouveaux arrivés pour leur part restaient assez discrets, se contentant d'afficher des sourires convenus. La fête promettait de se prolonger, voire de s'intensifier après le départ du patron.

Le nouveau capitaine Berthier, Christophe pour la plupart des participants, avait déjà célébré sa promotion une semaine plus tôt, en petit comité. L'évènement avait été fêté très simplement autour d'un bon repas chez Lisa, désormais sa compagne. Il avait envisagé un restau, mais elle n'avait pas voulu en démordre. Elle aussi était redevable au commissaire. Elle lui savait gré des actions courageuses qu'il avait menées au cours de l'enquête qui avait abouti à innocenter son défunt mari des soupçons infondés qui pesaient sur lui. Et ça n'avait pas été simple face à la pression de la hiérarchie. Mais aussi, et peut-être surtout, elle lui était reconnaissante pour son intervention déterminante à laquelle son compagnon devait son maintien sur place.

Pour autant et d'un commun accord, ils n'en avaient pas fait des tonnes. Manifester concrètement leur gratitude était la moindre des choses. Verser dans la courtoisie aurait été déplacé. Et le patron tout autant que Christophe vomissait les flagorneurs. Son arrivée aux manettes avait d'ailleurs provoqué un sacré bouleversement par rapport à l'ancien taulier dont la compétence ne posait pas question, mais qui avait un certain goût pour l'espèce de cour de thuriféraires qui peu à peu l'avait entouré.

Le nouveau boss qui n'avait pris ses fonctions que deux années auparavant, avait donné le coup de pouce décisif sans rien attendre en retour. Simple récompense pour la détermination de l'intéressé et le travail accompli. Et il avait eu de la constance le taulier, malgré les vagues-hésitations et les reculades de Christophe.

C'était tout naturellement que son capitaine lui en savait gré. Il était son débiteur, non son caudataire.

*

* *

Grâce à cette opportunité inespérée, ses rapports avec Lisa avaient évolué harmonieusement dans la direction souhaitée plus ou moins inconsciemment par l'une et l'autre. Pour autant, ils ne constituaient pas encore un couple, au sens où ils le concevaient.

Le jour où ils s'étaient enfin décidés à s'ouvrir mutuellement leur cœur et à se donner l'un à l'autre s'était soldé par une espèce de mini-fiasco. Il y avait eu les gestes tendres, les baisers puis les caresses, mais malgré, et peut-être à cause du désir exacerbé par les doutes, les rebuffades et les

hésitations, Christophe n'avait pu aimer Lisa comme ils l'attendaient tous deux. Dans l'intensité de ces instants précieux qu'ils s'accordaient enfin, ils avaient négligé un facteur essentiel. Christophe était costaud. Il était fort dans son cœur et dans son corps, pas assez dans sa tête ! Faire l'amour avec Lisa chez elle, dans ses murs, là où elle avait vécu avec Éric, son défunt mari... Éric ! qui était son meilleur ami, presque un frère, et dont il croyait encore sentir la présence... Ça n'avait pas été possible. Il n'y avait pas pensé en ce jour de mai, tout étourdi par les instants magiques qu'il venait de vivre avec elle. Par ces gestes et ces mots qui consacraient l'élan de l'un vers l'autre, un peu ivres de cette élévation jusqu'alors refoulée, à laquelle ils pouvaient à présent tous deux donner un nom.

Elle l'avait pris par la main et c'est dans le hall d'entrée qu'ils s'étaient, enfin, vraiment embrassés. Alors, tout naturellement, ils s'étaient retrouvés dans la chambre d'amis. Et puis...

Ce n'avait pas été de la confusion ni de la honte, non, juste une frustration immense. Il n'avait pas pu. Pas possible. Pas ici. Pas dans cette maison où il était toujours venu en ami. Ce fut en ces instants de remous psychologiques inconscients qu'il sut qu'il ne serait jamais possible de vivre avec Lisa dans ces murs. Mais le voulurent-ils seulement ?

Quelques jours plus tard, chez lui, dans son appartement, tout s'était passé normalement. Ils n'avaient rien planifié, rien prémédité. Ce n'était que la conséquence logique qui avait succédé au blocage. Et ce partage, cette communion n'était qu'un commencement, une éclosion. Celle d'un couple naissant qui prenait réalité à cet instant. Ici, pas d'empêchement, pas d'états d'âme, aucun obstacle psychologique pour Christophe. Son ex-femme n'avait pas vécu en ces lieux. Ils étaient vierges de souvenirs à deux. Il ne s'y était installé qu'après son divorce.

Mais pour Lisa, c'était différent. À son tour, elle éprouvait une gêne indéfinissable.

Ce qu'ils devaient décider s'était alors imposé comme une évidence. Ailleurs ! ils devaient s'installer ailleurs s'ils voulaient écrire ensemble une autre histoire. S'ils voulaient construire une vraie relation qui ferait fi des obstacles du passé. Pour cela, il fallait se défaire de leurs toits individuels pour acquérir un bien en commun.

Vendre, donc ! non pas leurs souvenirs, mais les supports matériels d'autres jours. Leur histoire n'avait qu'une petite semaine d'existence « officielle », mais tous deux savaient qu'elle avait commencé en silence bien avant.

Ils étaient en quête d'une villa avec jardin et avaient commencé à écumer les agences immobilières.

Ce qui n'empêchait pas Lisa de nourrir des rêves additionnels...

1

Lundi 29 juin 2020. Quinze heures trente.

Malgré le mistral qui soufflait depuis deux jours, il faisait chaud dans la Volvo de location. Le moteur était coupé, il fallait se passer de clim'. Il avait fait descendre les deux fenêtres à l'avant du véhicule dans l'espoir de créer un petit courant d'air, mais rien ne bougeait. La voiture était en plein cagnard. Pas d'ombre à proximité. Il y avait bien un platane à une vingtaine de mètres, mais il était trop près du hangar désaffecté qu'il surveillait. Cela faisait à peine plus de trois minutes que le type y était entré, après avoir garé sa bagnole à proximité, comme si de rien n'était. Tout juste avait-il jeté un coup d'œil rapide alentour avant de pénétrer sous les tôles probablement surchauffées, un sac de sport à la main. Manifestement, il ne devait pas se douter qu'il faisait l'objet d'attentions particulières depuis plusieurs jours. Il devait régner une chaleur du diable à l'intérieur. Le hangar tout métallique ne comportait que quatre fenêtres, deux de chaque côté. Elles étaient fermées et quasiment toutes occultées par des rideaux à lattes baissés. Un seul n'avait pas été descendu entièrement, mais le mince espace laissé libre ne permettait pas de voir à l'intérieur.

Qu'est-ce que ce gars pouvait bien faire là-dedans ?

Le buste rejeté en arrière contre le dossier du siège conducteur, Vassili Mikhaïlovitch Folkine commençait à s'impatienter. Il avait établi son poste d'observation à une cinquantaine de mètres. La voiture était à moitié planquée derrière une petite construction délabrée. La poupée gonflable était posée sur le siège passager. En cas de besoin, il pourrait donner avec elle l'illusion d'un couple illégitime en pleines embrassades. Mais ça n'avait pas été nécessaire. Chaque fois, le type était arrivé d'un autre côté...

Le poste d'observation de Vassili avait un double avantage : une vue à la fois directe et discrète sur la porte d'entrée, seul accès possible à la baraque *Fillod*. Et il s'usait les yeux à scruter à la jumelle.

Après des mois de traque, le type qui était entré là avait enfin été débusqué plusieurs jours auparavant. Ceux qui avaient retrouvé sa trace étaient des spécialistes dont le rôle était de rechercher et de préciser ensuite où se planquait l'objet de leurs recherches. À d'autres incombaient de les neutraliser. À des gens comme lui.

Vassili était un des maillons d'une chaîne spécialisée. Une sorte d'unité

composée de personnels soigneusement recrutés et entraînés au sein d'un service qui n'avait aucune existence officielle. Lui-même était dilué dans une organisation confidentielle. Les hommes comme lui n'avaient aucun besoin de savoir qui donnait l'ordre, ni pourquoi. Un message impersonnel désignait l'intervenant et fournissait les renseignements et une partie des moyens nécessaires. À lui ensuite de mener à bien sa mission, qui ne comportait dans son exécution aucune consigne particulière. Totale liberté d'action. Juste des photos à prendre et à transmettre à l'adresse mentionnée, une fois le job accompli. Les clichés se devant d'être explicites pour ne laisser aucune place au doute. Seule exigence formulée une fois pour toutes au recrutement :

Les visages devaient toujours être parfaitement identifiables.

En retour, on recevait une juste rétribution en *cash*, la plupart du temps dans une consigne de gare ou d'aéroport.

Il fallait donc épargner le visage, ce qui laissait toute latitude pour le reste du corps qu'il pouvait travailler en artiste, avec pour outil un couteau.

Vassili était exécuteur. Une sorte de tueur en série, mais professionnel. Un moderne bourreau mais qui tuait dans l'ombre avec un plaisir sadique. En fait, dans l'accomplissement de ces tâches très particulières, on pouvait dire qu'il avait trouvé sa voie. L'assassinat chez lui était une pulsion naturelle, un besoin inné, qu'il pouvait satisfaire en étant, cerise sur le gâteau, rémunéré pour cela. Véritable machine de mort, il n'était sensible à la souffrance des autres que par la jouissance qu'il en tirait. À ses yeux, le corps humain n'était qu'une sorte de bétailière dont il était le moteur, le sang, le carburant...

Pourtant, pour quiconque le croisait par hasard, il ne ressemblait pas à l'image du taré sanguinaire que l'on imagine invariablement : baraqué, menton carré, visage dur taillé à la serpette, cheveux rasés et regard gris acier. Non, rien de tout ça. En fait, il aurait presque pu passer pour le gendre idéal. La trentaine, plutôt beau gosse, taille et corpulence moyennes, cheveux châtain mi-longs, yeux bleus. Hors boulot il était méconnaissable. Il aimait faire la fête, la bonne bouffe, les filles, le foot. Habillé en costard, il n'aurait pas dépareillé dans une réunion mondaine... À la condition toutefois de ne pas avoir à tenir de conversation. Vassili n'avait pas suivi d'études. Il n'était pas vraiment illettré puisqu'il savait lire et écrire. Pour le reste...

On notait enfin chez lui un signe particulier, ses mains aux longs doigts fins. Des mains de pianiste.

Et de fait, dans sa spécialité il était un véritable artiste.

*

* *

Discrétion oblige, quatre jours ! Quatre jours qu'il suivait pour ainsi

dire pas à pas son prochain découpage. Et des démangeaisons d'impatience commençaient à le parcourir. Ce n'était pas que le temps pressait, mais il y avait ensuite une autre cible dont il avait à s'occuper. Dans une autre ville, d'un autre pays. Ensuite il s'accorderait quelques vacances bien méritées. Au soleil, de préférence. Au soleil, il y a toujours des filles qui ne demandent que ça, si on sait y faire. Surtout aussi si on fait briller. Et son boulot de spécialiste était grassement payé.

Après tout, ce que ce type avait bien pu faire comme connerie impardonnable et ce qu'il venait combiner ici chaque jour importaient peu. Il venait seul, c'était l'essentiel. Vassili le savait. Désormais il en était sûr, il l'avait méthodiquement suivi, et même une fois largement précédé. Il avait patienté longtemps après son départ des lieux, au cas où quelqu'un d'autre aurait débarqué ensuite. Mais personne n'était venu. Cet inconnu qui arrivait toujours à peu près à la même heure avec son sac de sport à la main et repartait avec, n'était pas attendu et n'attendait personne. Le hangar était probablement le théâtre d'un trafic quelconque. Mais était-ce bien le même sac ? Peut-être déposait-il simplement celui qu'il apportait et repartait avec un autre, absolument identique ? Cela signifiait forcément que, beaucoup plus tard, la nuit de préférence, quelqu'un venait procéder à l'échange. Dans tous les cas, pourquoi la cible restait-elle environ un quart d'heure à l'intérieur ?

Toutes ces questions, Vassili ne se les posait que pour passer le temps. Le trafic, ce n'était pas ses oignons, et il n'était pas payé pour s'occuper de deux types. Il posa les jumelles sur le siège passager, bâilla et s'étira. Pourquoi attendre davantage ? On lui facilitait diablement la tâche dans cet endroit isolé. Depuis qu'il venait, il n'avait vu que quelques joggeurs passer à distance. Il consulta sa montre. Huit minutes qu'il était entré ! et le type ne ressortait jamais avant un quart d'heure. Il se tourna vers la poupée gonflable qui était la seule à ne pas transpirer dans l'habitacle, et tapota sur son épaule.

— Pardon Pétruchka. Ne m'en veux pas, mais nos chemins se séparent ici. Merci pour tout, dit-il en rigolant.

Puis il ouvrit le bouchon de la valve et la poupée se dégonfla lentement. Il sortit de la voiture, la balança de l'autre côté du toit et referma la portière sans la claquer. Un coup d'œil circulaire lui confirma qu'il n'y avait personne alentour. Par-dessus la chemisette, il tâta le Glock neuf millimètres dans son *holster*. Il faisait une bosse sous son aisselle gauche, mais après tout il ne se rendait pas à un défilé de mode ! Le *gun* n'était là que par simple précaution. Il n'avait encore jamais eu besoin de s'en servir. Trop bruyant. Et il n'aimait pas l'odeur de la poudre.

Puis il passa le plat de la main sur l'étui de son poignard de jet à la ceinture de son jean. Il s'y attarda quelques secondes. Un geste caressant, presque tendre.

Vassili était à sa façon un sentimental !

2

Il partit en petites foulées souples et silencieuses. Un bref instant plus tard, il était contre la paroi métallique de la *Fillo*d, tout près de la porte. Si le type là-dedans sortait prématurément, il n'aurait d'autre choix que de précipiter les choses. Il sortit son poignard. La porte n'était pas complètement fermée. Elle avait été simplement repoussée et bâillait légèrement. Après une brève hésitation, il appuya doucement dessus. Il s'était inquiété pour rien, elle s'ouvrit sans le moindre grincement. Seul un bref rai de lumière avait eu le temps d'entrer avec lui, vite refoulé en refermant. Il s'arrêta. Le temps de laisser un peu ses yeux s'accoutumer à la pénombre ambiante, et de tendre un instant l'oreille. Un faible bruit lui parvenait, provenant du fond de la baraque, confirmant qu'il n'avait pas été détecté. Il commença à se rapprocher, contournant silencieusement les quelques obstacles qui encombraient le passage. Ce n'était pas le moment de provoquer un bordel du diable en marchant ou en butant sur un objet traînant au sol.

Enfin, il aperçut une silhouette qui semblait s'affairer sur une table. Il eut un sourire de carnassier. Bientôt, ce type allait recevoir son couteau dans le bas des reins. À l'endroit précis où se trouve le groupe de racines de nerfs rachidiens situé sous la moelle épinière. Ce sera la paralysie instantanée. Le moment où l'humain devient pantin. Conscient mais impuissant. Alors Vassili pourra commencer à vraiment se faire plaisir. Avec l'autre pour spectateur de sa propre torture.

Soudain, l'homme se déplaça vers la droite et sortit de son champ de vision. Vassili s'arrêta net et se recroquevilla derrière un tas d'objets hétéroclites. Avait-il été repéré ? Pourtant, ses semelles de crêpe n'avaient fait aucun bruit. Ce type avait-il senti confusément sur lui le poids d'un regard ? Perçu qu'on l'approchait ? Il resta un instant immobile. Puis il entendit que la mystérieuse activité venait de reprendre. Il se releva lentement. Le gars était revenu à la même place, offrant idéalement son dos. Mais il était un peu loin pour lancer le couteau avec la précision requise. Il fallait avancer encore.

Plus que trois ou quatre mètres et il serait à bonne portée de lancer.

Le problème était que cette distance minimale à parcourir était entièrement à découvert. Si le mec était armé ? S'il se retournait ? Trop risqué !

La *Fillo*d était séparée en deux dans le sens de la longueur par une sorte d'épais rideau métallique, comportant tous les trois mètres environ des ouvertures de faible hauteur.